

## **Du Pont à la Macédoine : les grands monastères grecs pontiques marqueurs territoriaux d'un peuple en diaspora**

*Michel BRUNEAU  
TIDE-CNRS, Bordeaux*

Les Grecs pontiques constituent au sein de la nation grecque un peuple distinct caractérisé par une identité forte mais non antagonique par rapport à l'identité nationale grecque. A la différence des Crétois ou des Epirotes, par exemple, qui ont aussi leur propre identité ethno-régionale, ils ne vivent pas sur leur territoire d'origine situé en Turquie, mais en diaspora. Au nombre d'environ 800 000 en Grèce, ils se sont installés en Macédoine-Thrace dans des villages ainsi que dans quelques quartiers et banlieues des agglomérations d'Athènes et de Thessalonique. Trente ans après leur installation, qui date de l'échange des populations de 1922-23, ils ont entrepris la construction en Macédoine de sanctuaires rappelant les grands monastères qui, dans le Pont, leur avaient permis de préserver leur religion, leur langue et leur identité pendant quatre siècles de domination turque.

Ces monastères, aujourd'hui au nombre de quatre, sont devenus les points focaux de leur affirmation identitaire qui se manifeste à travers leur iconographie (au sens de J. Gottmann, 1966) tant sur les monuments eux-mêmes que dans les cérémonies et pèlerinages annuels. Avant d'étudier les raisons et les modalités de leur reconstruction en Grèce, il faut comprendre comment et pourquoi ces monastères ont joué dans le territoire d'origine, dans le Pont, un rôle central pour la préservation de cette identité grecque.

### **Les grands monastères du Pont, hauts lieux de l'hellénisme**

La fondation de ces monastères remonte à la christianisation de l'Asie Mineure, à l'ère byzantine. Les trois principaux d'entre eux, Panagia Soumela (386), Saint Georges Peristereota (752), Saint Jean Vazelon (270), appartenaient tous à la même unité administrative (*banda*) et naturelle, le bassin-versant du Pyxitis et de ses affluents situé au sud de Trébizonde.

#### **Carte**

Les trois monastères, richement dotés par les Commènes empereurs de Trébizonde et ayant chacun leur domaine dans l'une des trois principales vallées du pays de Matzouka, avaient le statut de stavropégie, c'est à dire un rattachement direct au Patriarche de Constantinople. Ils étaient des exarchats, disposant de pouvoirs épiscopaux dans leur domaine respectif, jusqu'à la création en 1863 d'un évêché de Rhodopolis ayant son siège à Livera dans la vallée de Galiana.

Ces trois grands monastères ont après 1461 constitué de véritables bastions de la résistance à l'islamisation à tel point que la population chrétienne, 88 % de la population totale de Matzouka en 1520, en représentait encore 76 % en 1920 (A. Bryer, 1980), à l'inverse de ce qui s'est passé dans le reste du Pont où les chrétiens sont devenus minoritaires entre le XVI<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup> siècles. Ils dominaient encore 46 villages en 1890 et une grande partie de leurs terres n'avait pas été confisquées. Ils ont en effet bénéficié, en particulier Panagia Soumela, dès le début de la domination turque, d'une protection, de privilèges et de dons accordés par la plupart des sultans de Selim (1512-1520) à Mehemet III (1700). La famille Amiroutzes de Livera très influente à

la fin de l'empire de Trébizonde, exerça un pouvoir important au sein du patriarcat de Constantinople et à la cour du sultan de 1465 à 1486. Elle contribua beaucoup à la préservation de la base économique de ces monastères. Ils constituaient au sein de l'Église Orthodoxe le deuxième ensemble monastique après le mont Athos.

Au sud de la vallée de Matzouka et de la chaîne des Alpes Pontiques s'étend la Chaldia drainée vers l'ouest-nord ouest par le Harsit qui se jette dans la mer Noire près de Tripolis, vers l'est-nord est par l'Akampsis qui rejoint la mer beaucoup plus loin près de Batum. Cette région montagneuse d'Argyropolis (Gümüşhane) est devenue importante lorsqu'après 1650, et jusqu'en 1850 environ, elle fut une région minière (argent, cuivre, plomb et autres métaux non ferreux) exploitée par des Grecs jouissant de privilèges spéciaux accordés par le sultan : dispense d'impôt (*haraç*) et de corvées, grande liberté religieuse se traduisant par la création d'un archidiocèse indépendant de Chaldia au XVIII<sup>ème</sup> siècle, égalité des droits devant les tribunaux avec les musulmans. Cette région montagneuse se peupla et s'enrichit aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles sous la houlette de huit familles détentrices des concessions minières (*archimetalourgoi*). Ils construisirent des monastères dont les deux principaux furent Saint Georges Choutura près d'Argyropolis et surtout Panagia Goumera non loin d'Ardasa (Torul).

Ce dernier construit en 950 selon la tradition, perché à 1500 mètres sur un versant rocheux du Aen Kirikas avec une vue magnifique sur les paysages environnants, s'agrandit et s'enrichit considérablement pendant la période de prospérité économique des mines. Il était au milieu d'une trentaine de villages chrétiens dont le plus important Tsiti, au bord de l'affluent du Harsit du même nom, était aussi le plus proche. Il fut avec Saint Georges Choutura l'un des deux grands centres spirituels de la région. Le monastère abritait une très riche bibliothèque possédant des manuscrits très anciens d'œuvres d'Aristote, de celles de Saint Jean Chrysostome, des Codes ainsi qu'un Évangile très précieux. Comme les trois grands monastères de Matzouka ce fut au XVIII<sup>ème</sup> siècle une "école secrète", un centre de formation pour de nombreux prêtres et évêques de la région et des colonies minières qui essaimèrent dans toute l'Asie Mineure. Cet enseignement n'était pas seulement religieux mais plus général, si bien que peu de temps avant la première guerre mondiale les représentants des villages des environs, à l'initiative de Theophylaktos, ouvrirent dans le monastère un lycée qui fonctionna en 1913 et 1914 et un peu au delà.

Ces grands monastères pontiques n'ont cessé d'attirer des pèlerins tout au long de l'année et plus particulièrement pendant les jours de leur fête annuelle : le 15 août pour Panagia Soumela et Goumera, le 23 avril pour Saint Georges Peristereota et le 21 juin pour Saint Jean Vazelon. Ces fêtes avaient à la fois un caractère religieux, social et culturel (musique et danses), rassemblant chrétiens et musulmans des villages situés dans la zone d'influence de chacun de ces monastères. Ils constituaient entre eux un véritable réseau échangeant leurs moines, s'entraidant en cas de nécessité et servant de refuges aux résistants Grecs pendant les périodes difficiles. Par exemple, lorsque Panagia Goumera fut attaquée et pillée au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, ses moines trouvèrent refuge à Saint-Georges Peristereota pendant cinq ans. Nombre de carrières ecclésiastiques se sont déroulées dans deux voire trois de ces monastères et dans les paroisses ou métropoles des environs.

Fortifiés, construits dans des sites montagneux exceptionnels, difficiles d'accès, ils ont fonctionné du XV<sup>ème</sup> au XX<sup>ème</sup> siècles comme des refuges, des conservatoires de l'Orthodoxie et de la culture grecque face à la pression ottomane assimilatrice par le biais de l'islamisation. Ils se sont appuyés sur une paysannerie grecque chrétienne qui est restée très fortement majoritaire dans les vallées de Matzouka, dans les hautes vallées voisines de Sanda, de Kromni et de Chaldia. L'exploitation des mines et la fabrication de charbon de bois qui lui était liée ont largement contribué à leur prospérité aux XVII-XVIII<sup>ème</sup> siècles. Des dons de Pierre-le-Grand

de Russie et des Phanariotes d'origine pontique, dirigeant les principautés danubiennes, tels que les Ypsilanti ou les Mourousi, ont conforté la prospérité de Panagia Soumela.

Mais dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle les monastères s'endettent et doivent faire appel à des ressources externes, l'économie minière de Chaldia commençant à décliner. Les grands monastères envoient régulièrement des moines en tournée en Anatolie, dans le Caucase, en Russie, à Constantinople et dans les principautés danubiennes pour collecter des fonds auprès des communautés de la diaspora grecque qui est en grande partie originaire du Pont.

En 1923, après le traité de Lausanne, lorsque fut décidé l'Échange des populations, ces monastères ont dû être abandonnés précipitamment par les moines avant d'être pillés et partiellement détruits. Ils ne subsistent plus aujourd'hui sur leur site originel que sous forme de ruines. En août 1923, les moines de Panagia Soumela partirent de nuit cacher les objets sacrés, les plus précieux pour leur valeur symbolique à la fois religieuse et nationale : l'icône de la Vierge, l'Évangile sur parchemin de Saint Christophe, la croix de Manuel Comnène. Ils les enfouirent dans le sol à proximité d'une chapelle (Saint Barnabé) située à un kilomètre du monastère. Les divers objets sacrés précieux, cachés, dispersés ou emportés par les moines lors de l'échange des populations servirent ensuite, après avoir été récupérés, de liens entre les monastères reconstruits en Grèce et les originaux abandonnés dans le Pont.

### **Reconstruction des monastères pontiques en Macédoine**

Lorsque les Pontiques ont été déracinés, coupés de leur territoire d'origine à la suite de l'échange des populations (1923-24), l'État grec a favorisé leur installation en Macédoine et plus généralement dans le nord de la Grèce, comme le montre clairement le recensement de 1928.

Entre 1950 et 1970, le mouvement associatif a repris et s'est orienté en partie vers la reconstruction des quatre principaux monastères pontiques en Macédoine. Le premier, celui qui est devenu le plus important et le véritable symbole religieux et national des Pontiques, est Panagia Soumela, lieu de pèlerinage aménagé sur le Vermion au dessus de Kastania (Veria). Il fut ouvert dès août 1952. Les trois autres ont suivi environ vingt ans plus tard.

A l'origine de ces reconstructions on trouve une poignée d'hommes nés dans le Pont, souvent passés par le Caucase, anciens militants de la cause nationale pontique. Ces hommes ont vu leur rêve de créer une république du Pont s'effondrer après le "grand désastre" de 1922 (*Megali Katastrophi*). Ils sont venus en Grèce avec la masse des réfugiés au moment de l'échange des populations et à la suite de la révolution bolchevique. En fonction de leurs études antérieures, au collège (*Frontistirio*) de Trébizonde ou de Panagia Goumera, puis dans les Universités d'Athènes, de Thessalonique ou même de Paris, ils sont devenus médecins, avocats, hauts fonctionnaires ou enseignants, poursuivant ensuite une carrière politique de député au parlement d'Athènes, parfois même de ministre de la Macédoine et de la Thrace. Ils sont restés des leaders de leur peuple dont le souci principal, au sein des associations qu'ils ont fondées ou contribué à fonder, a été de préserver la mémoire du passé et du territoire d'origine en créant sur le territoire de leur nouvelle patrie, la Grèce et plus particulièrement la Macédoine, ce lien et ces hauts lieux que sont les monastères reconstruits.

Prenons l'exemple du plus illustre d'entre eux, Philon Ktenidis (1889-1963) qui est devenu lui-même un symbole en fondant le nouveau monastère de Panagia Soumela. En novembre 1950, il lança l'idée d'installer l'icône de la vierge de Soumela, symbole sacré et national des Pontiques sur le sommet d'une montagne. Cette idée avait été développée par lui-même et ses collaborateurs dans les colonnes du périodique *Pontiaki Estia* qu'il venait de fonder. Il fallait trouver en Grèce un site, pouvant rappeler le rocher du mont Mela dans le Pont, où serait bâtie une église destinée à abriter l'icône fameuse de la Vierge de Soumela qui se trouvait alors au musée byzantin d'Athènes depuis 1931. Cette idée fut immédiatement accueillie avec un grand

enthousiasme par la plupart des Pontiques de Grèce et de l'étranger et soutenue par le ministre du nord de la Grèce Leon Iasonidis, lui-même d'origine pontique. En deux ans il réussit à lever tous les obstacles et, fondant l'association Panagia Soumela, à réunir les moyens pour construire une chapelle à 1 600 mètres d'altitude dans le massif montagneux du Vermion, sur un terrain de 50 hectares offert par la commune de Kastania. Ce village avait été fondé et peuplé par des réfugiés pontiques originaires de Sanda. Il obtint la participation de l'armée pour la construction de la route carrossable d'accès au sanctuaire.

Depuis une trentaine d'années les Pontiques s'étaient bien intégrés dans la société grecque et commençaient à jouir d'une prospérité relative participant à l'accroissement général du niveau de vie. Cela n'était pas seulement la conséquence de la modernisation et de l'urbanisation de la société grecque mais aussi de l'émigration en Allemagne d'une part notable des populations rurales d'origine pontique au nord de la Grèce. C'est l'époque de la fondation de la plupart des associations pontiques, les plus importantes ayant leur siège à Thessalonique (*Euxinos Leschi*, *Panagia Soumela*, *Saint Georges Peristereota*, *Saint Jean Vazelon*) ou à Athènes et plus particulièrement à Kalithea (*Adelphotis Panagia Goumera*).

Les promoteurs des projets de reconstruction des monastères, responsables de ces associations ont recherché, au cœur de la Macédoine, des sites montagneux. Comme les monastères originels du Pont, ils les ont construit en position dominante avec un très beau panorama sur les paysages environnant. Ils ont naturellement choisi cette région acritique, frontalière, où avaient été implantées la plupart des communautés de réfugiés dans les années 1923-1928. Les terrains ont été offerts gratuitement par des communes formées presque exclusivement de populations originaires de villages du Pont très liés à ces monastères.

La reconstruction de deux de ces monastères a été menée à bien entre 1968 et 1978 pour Saint-Georges sous l'impulsion de Charalambos Kiangkidis, entre 1970 et 1980 pour Saint Jean sous celle de Charalambos Panagiotidis, sur ce même massif montagneux du Vermion où avait été érigé quelques années auparavant le monastère de Panagia Soumela. Ces trois monastères, bastions identitaires de l'hellénisme du Pont, ont été bâtis en l'espace d'une trentaine d'années sur la même montagne à des distances de l'ordre d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau comparables à celles qui les séparaient dans le Pont (15 km). Ils sont disposés de façon similaire dans les deux cas, en triangle selon une même orientation : Panagia Soumela au sud, Saint Georges Peristereota au nord, Saint Jean Vazelon à l'ouest. On observe donc le même type de balisage du territoire, en Macédoine et dans le Pont.

Les Pontiques originaires de Chaldea, en particulier des villages autour d'Ardasa (Torul), présents surtout dans l'agglomération d'Athènes-Le Pirée mais aussi à Thessalonique, Alexandroupoli et Ptolemaida, avaient fondé en 1966 à Kalithea la Fraternité "Panagia Goumera". Voyant l'efficacité des travaux de construction sur le Vermion, ils lancèrent à leur tour le projet de reconstruction du monastère de Panagia Goumera qui était leur grand centre spirituel. Ils trouvèrent le site le plus favorable dans la commune de Makrinitza (Siderokastro, nome de Serres) au centre de la Macédoine sur la montagne du Beles, à la frontière bulgare. Le monastère est situé comme son original en position acritique aux frontières de l'hellénisme dans un site où l'armée grecque s'était illustrée pendant les guerres balkaniques. Les thèmes religieux et patriotique y sont donc étroitement associés.

La reconstruction de ces quatre monastères entre 1950 et 1980 a été un gros investissement pour le peuple pontique qui en a fait un élément central dans l'affirmation et le maintien de son identité.

## **Le rôle des monastères dans l'iconographie pontique et dans la préservation d'une identité en diaspora**

Les Pontiques ont aménagé ces lieux que sont leurs monastères reconstruits pour que la première génération des réfugiés, qui a connu les monastères originels lorsqu'ils étaient encore en état de fonctionnement, puisse transmettre aux générations suivantes la mémoire du territoire d'origine et l'identité à travers une "iconographie" (J. Gottmann, 1966). Cette iconographie s'exprime à travers divers objets sacrés provenant des monastères originels, des monuments construits récemment sur les lieux de ces monastères, et à travers des cérémonies religieuses et commémoratives annuelles.

Les objets sacrés issus des monastères du Pont authentifient les nouveaux monastères et assurent le lien avec les lieux d'origine. A chacun de ces objets est associée l'histoire de la façon dont il a été sauvé ou récupéré. La fameuse icône de la Vierge de Soumela peinte par l'apôtre Luc selon la tradition, cachée par les moines avant leur départ en 1923, fut exhumée de sa cachette avec quelques autres objets sacrés par le moine Ambroise et rapportée en Grèce en octobre 1931. Cela ne fut possible qu'à la suite d'une négociation entre les premiers ministres Venizelos et Inonu eux-mêmes. Cette icône fut entreposée au musée byzantin à Athènes en attendant son installation ultérieure dans un sanctuaire lui étant plus particulièrement destiné.

Dans le monastère Saint Georges Peristereota ont été rassemblés entre 1954 et 1969 par Charalambos Kiangchidis divers objets sacrés provenant du monastère d'origine. Les deux principaux, une icône de Saint Georges sur une plaque de marbre avec des placages or et un fonds baptismal, ont pu être retrouvés chez un avocat turc de Trabzon originaire de Matzouka. Ce dernier les avait mis à l'abri chez lui et a accepté de les céder à des représentants de l'association après une correspondance avec son président C. Kiangchidis. Ce sont ces objets sacrés, et en particulier les icônes, qui attirent les pèlerins et justifient la construction des sanctuaires dont la fonction principale est de les abriter.

Avant l'achèvement du sanctuaire, ou dans un premier temps d'une petite chapelle, la cérémonie fondatrice, celle de la pose de la première pierre, a lieu en présence de l'icône amenée en grande pompe dans un camion de l'armée. Cette cérémonie se déroule en présence des autorités ecclésiastiques, en l'occurrence le métropolitain de la ville la plus proche, des autorités administratives et politiques locales, des autorités militaires et du peuple tout le long du trajet. Cela montre sa haute valeur symbolique autant dans le domaine du sentiment national que religieux, les deux étant intimement liés. Ainsi l'icône de la Vierge de Soumela fut amenée d'Athènes à Kastania entre le 12 et le 15 août 1951. L'année suivante la première chapelle en marbre gris de la montagne fut achevée et l'icône définitivement installée.

Les fondateurs des monastères reconstruits et des associations ont voulu restaurer également la fonction à la fois spirituelle, intellectuelle et culturelle de ces centres qui était la leur dans le Pont. Le site du monastère de Panagia Goumera au dessus de Makrinitza a été aménagé de façon à prendre particulièrement en compte les activités spirituelles et culturelles des jeunes de la région et ceux venus des grandes agglomérations de Thessalonique et d'Athènes. Une colonie de vacances pouvant recevoir deux cents enfants a été construite non loin du monastère. Sur le site même, un Centre Spirituel avec une grande salle et une bibliothèque a pour vocation d'accueillir des étudiants et élèves venant parfaire leur formation religieuse et patriotique dans un lieu remarquable par sa situation acritique, à la frontière bulgare.

La fonction principale de ces monastères, qui jusqu'à présent n'ont pas pu attirer de moines permanents, ceux-ci se faisant de plus en plus rares, est d'être le site d'un pèlerinage annuel qui dure de un à trois jours à la date de la fête du saint éponyme. Des milliers de pèlerins sont transportés en cars depuis les grandes agglomérations ou les régions rurales les plus

concernées, certains venant aussi de pays lointains (diaspora). Ils sont environ une centaine de milliers à Panagia Soumela chaque 15 août. Ce sont les fêtes les plus longues (trois jours) et les plus brillantes, suivies chaque année par les officiels les plus importants. Les cérémonies religieuses ont lieu le soir du 14 et le 15 août dans la grande basilique dont la construction entreprise en 1978 n'est pas encore achevée. Elles sont généralement célébrées par le métropolite de Veria, la ville la plus proche. Une grande procession de l'icône de la Vierge de Soumela a lieu sur le site du monastère avec la participation de l'armée et des officiels présents, au milieu de la foule des pèlerins. Commencent ensuite les concours de danse entre les troupes des différentes associations au son de la lyre. Le 16 a lieu une cérémonie du souvenir en l'honneur des 24 empereurs de Trébizonde de la dynastie des Comnènes dont les noms sont énumérés, puis en l'honneur de tous ceux qui ont contribué à la construction des monastères ou des héros de la résistance contre les Turcs. Durant ces trois jours le peuple Pontique renoue et communit symboliquement avec ses ancêtres en allant baiser la même icône qu'eux. Les pèlerinages dans les autres monastères se déroulent de la même façon mais sur une période plus courte (une ou deux journées) : cérémonies religieuses dans le sanctuaire, procession de l'icône à l'extérieur, danses et musique.

Les hauts lieux que sont ces monastères reconstruits concentrent la plupart des symboles constitutifs de l'iconographie pontique, en dehors même du sanctuaire principal et de ses objets sacrés. Des bâtiments ont été construits pour loger les pèlerins (*xenones*) à l'initiative et avec les moyens de telle ou telle association. Ce phénomène est particulièrement remarquable à Panagia Soumela. Les Sandètes furent les premiers à construire leur propre maison d'hôtes en 1963 et à proximité un monument en l'honneur des victimes du massacre des habitants de Sanda en 1921. Le même phénomène se produit à plus petite échelle dans les autres monastères.

L'aménagement en Macédoine de ces hauts lieux rappelant les monastères d'origine, ceux du Pont, à forte valeur identitaire, se reproduit sur les lieux d'un exil plus lointain, en Amérique et en Australie. Les Pontiques émigrés en Amérique œuvrent pour la création d'un lieu de pèlerinage et d'un sanctuaire dédié à Panagia Soumela dans l'état de New York (comté de Orens, village de Washington), sur un versant boisé dans un site qui rappelle celui de Kastania. Ils ont acheté 60 hectares de bois, en ont loti 40 au pied de la colline en vue de la construction d'un village nommé "O Neos Pontos". Avec le produit de la vente de ces parcelles ils ont réuni les moyens pour la construction de l'église. Une copie de l'icône de la Vierge de Soumela actuellement présente à Kastania, a été envoyée par l'association Panagia Soumela de Thessalonique et installée pour le moment dans l'église Sainte Catherine de New York. Le jour du 15 août cette icône a été dès 1988 sortie et apportée sur le terrain du futur sanctuaire, de façon à permettre un pèlerinage annuel auquel participent des milliers de pèlerins des États-Unis et du Canada (G. Papadopoulos, 1989).

Une copie de cette même icône fut également envoyée en Australie dans les environs de Melbourne en 1967. Depuis 1982 une cérémonie religieuse et une procession a lieu chaque année le 15 août avec la participation de milliers de Pontiques australiens. Ce fut d'abord dans l'église Saint Nicholas de Yarraville puis dans la "Maison pontique" de Keilor (A. M. Tamis, 1994, p. 192). Ces deux exemples montrent que les Grecs Pontiques en diaspora, dès qu'ils en ont les moyens, aménagent un haut lieu rappelant les monastères historiques de leur territoire d'origine et plus particulièrement le principal d'entre eux : Panagia Soumela. Il s'agit d'un marqueur territorial essentiel à la préservation de leur identité.

Le caractère hautement symbolique et national de ce lieu en Grèce fut défendu très vigoureusement par tous les Pontiques lorsque le métropolite de Veria, Kallinikos, demanda et obtint du Saint Synode de l'Église de Grèce en 1964 la transformation de ce lieu de pèlerinage en monastère d'hommes soumis à sa juridiction au même titre que les églises paroissiales. La spécificité nationale et religieuse de Panagia Soumela sur le Vermion risquait de disparaître à

terme. Toutes les associations de Pontiques de Grèce, les députés d'origine Pontique au Parlement (Athènes) et la municipalité de Kastoria, après une campagne d'information largement orchestrée par la presse, ont fini par obtenir l'abrogation de cette décision. A alors été créée une institution religieuse et sociale de droit public, gérée par un conseil de onze membres élus par la "communauté des Pontiques" (*to koinon*) réunie en assemblée générale. La diaspora pontique avait ressenti la démarche du métropolite, faite sans consultation préalable, comme une menace grave contre le symbole de son existence, de sa continuité et de son unité qui venait d'être refondée au prix de sacrifices consentis par la communauté dans son ensemble. Ce phénomène renvoie au statut d'exception qui était celui des monastères originels (stavropigie et exarchat).

### **Iconographie, lieux et territoire en diaspora**

L'identité du peuple grec pontique est exprimée par une "iconographie" (J. Gottmann, 1952 et 1966) dont les principaux éléments sont : des icônes religieuses comme celle de la Vierge de Soumela, les danses pontiques, l'aigle byzantin à une tête, une musique jouée à l'aide d'un instrument spécifique la lyre, les noms de la dynastie des empereurs Comnènes de Trébizonde ainsi que de quelques héros de leur histoire, l'uniforme des résistants (*antartes*), la langue pontique, le mythe-slogan de la *Romania*, le théâtre, les quatre grands monastères, en particulier celui de Panagia Soumela.

Ces monastères ont été conçus comme des lieux de condensation de l'iconographie pontique où se déroulent annuellement des cérémonies commémoratives faisant appel à la plupart des éléments de cette iconographie : icônes, monuments, folklore, costumes traditionnels. Ils permettent des rassemblements réguliers de Grecs pontiques de toute la Grèce et du monde entier qui communient dans des cérémonies et des manifestations culturelles où les thèmes religieux et nationaux, voire nationalistes, sont étroitement associés. Ce lien très fort entre Orthodoxie et nation qui existe dans tout l'Hellénisme, et en Grèce en particulier, est encore plus accentué chez les Pontiques qui sont les plus proches de ce millet chrétien des *Romaioi* de l'empire Ottoman et de Byzance. Ils sont parmi les Grecs ceux qui en sont le plus directement issus, l'ayant mieux que les autres préservé dans leur isolement relatif aux extrémités du monde grec.

Les Tibétains en diaspora, comme les Pontiques, ont besoin de marquer leur territoire par ces hauts lieux que sont leurs monastères. Ils ont, en effet, construit en Inde, terre d'exil, autour de Mysore, des lamaserias, sièges des quatre grandes écoles du bouddhisme : Sera, Drepung, Ganden et Tashi Lhumpo. Ce sont des jumeaux issus des monastères du même nom, aujourd'hui détruits ou abandonnés dans le territoire d'origine dominé par la Chine. A la fois hauts lieux et lieux de mémoire, les monastères sont indispensables à ces deux peuples pour garder vivante leur iconographie support de leur identité.

Par delà les différences religieuses et culturelles importantes, les Grecs pontiques et les Tibétains ont en commun d'être originaires d'un territoire montagneux difficile, à la frontière de plusieurs grands empires dont l'un (Ottoman d'un côté, Chine de l'autre) a cherché ou cherche à les réduire à la condition de minorité ethnique dominée. L'institution religieuse orthodoxe ou bouddhique a été de longue date au cœur de l'identité de ces deux peuples, dans ses aspects aussi bien politiques que culturels. Elle constitue donc le point focal de la résistance, les monastères ou lamaserias ayant été ou étant les principaux pôles à la fois de rayonnement et de repli. Il est donc naturel que le peuple en diaspora veuille les reconstituer pour en faire les centres de la reproduction de son identité, réels dans le cas des Tibétains qui vivent dans un milieu culturellement étranger, symboliques dans le cas des Pontiques qui vivent dans une nation, la Grèce, dont ils sont une composante. Centres spirituels, culturels et politiques, les grands monastères sont pour chacun de ces deux peuples les lieux par excellence de son

affirmation identitaire dans le territoire d'origine donc de la conservation de son identité en diaspora.

\*\*\*\*\*

## Bibliographie

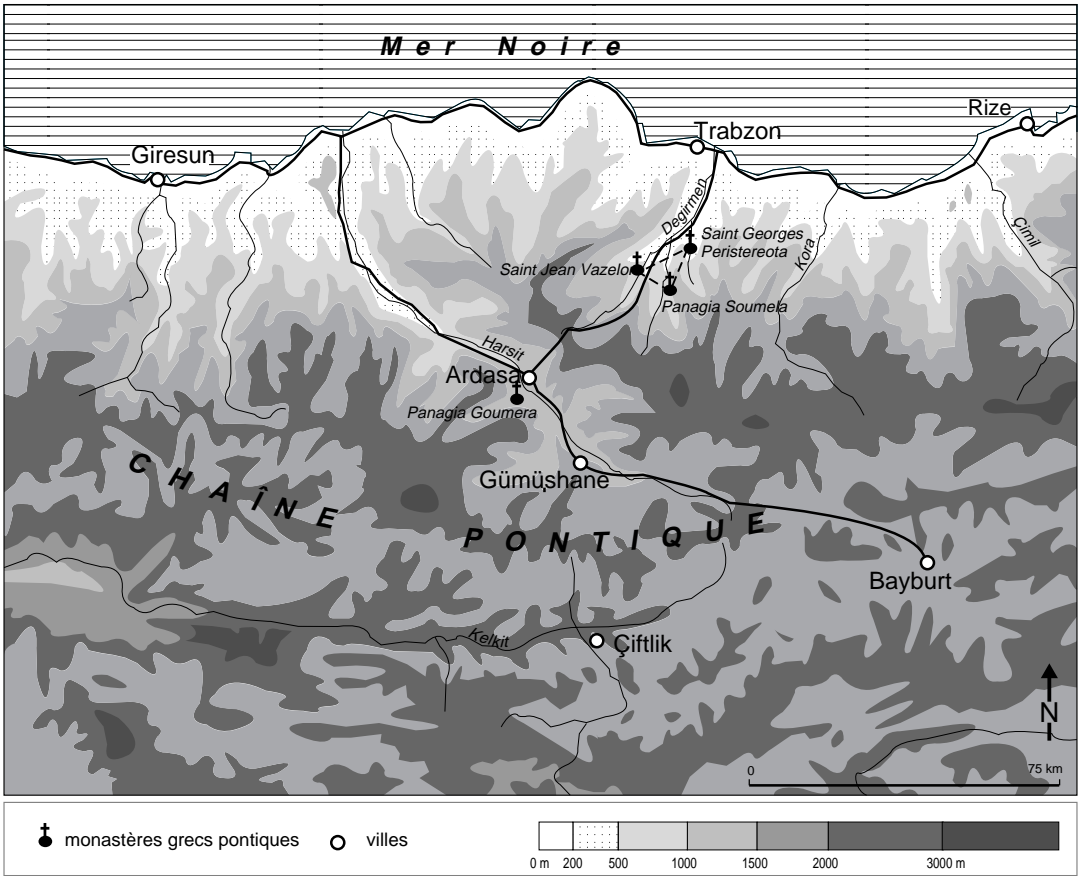
- BRYER, A., 1980, *The Empire of Trebizond and the Pontos*, Variorum Reprints, Londres.  
BRYER, A., 1988, *Peoples and settlement in Anatolia and the Caucasus, 800-1900*, Variorum Reprints, Londres.  
FANN, P., 1991, "The Pontic myth of homeland : cultural expressions of nationalism and ethnicism in Pontos and Greece, 1870-1990", *Journal of Refugee Studies*, 4 (4), p. 340-356.  
GOTTMANN, J., 1952, *La politique des États et leur géographie*, A. Colin, Paris, p. 157-159 et p. 219-225.  
GOTTMANN, J., 1966, "La politique et le concret", in *"Essais sur l'aménagement de l'espace habité"*, Mouton, Paris, p. 62-63.  
GOTTMANN, J., 1966, "En étudiant la planification régionale", in *"Essais sur l'aménagement de l'espace habité"*, Mouton, Paris, p. 123-141.  
TAMIS, A. M., 1994, *The immigration and settlement of Macedonians Greeks in Australia*, La Trobe University Press, 387 p.

### en Grec

- KANDILAPTI, G. et al., 1974, *Istoria tis Ieras Monis Panagia Goumera kai tou ethnikou viou Chaldias*, Athènes, 224 p.  
KIANGKIDIS, Ch., 1981, *Istoria tis palaias kai neas ieras Monis Agiou Georgiou Peristereota*, Thessalonique, 269 p.  
KLADAS-POUTACHIDIS, S. G., 1972, *I en Chaldia tou Pontou Iera Moni Panagia Goumera*, Athènes, 175 p.  
KLADAS, S., 1975, *Ena monastiri tou Pontou anistoritai stis plagies tou Belles, Panagia Goumera*, Athènes, 63 p.  
PAPADIMITRIOU, R., 1991, *Panagia Soumela*, Thessalonique, 62 p.  
Papadopoulos, G. T., 1989, "Neo Iero Idrima Panagia Soumela stin Ameriki", *Pontiaki Etia*, 76, p. 179-181.  
PAPAMICHALOPOULOU, K. N., 1903, *Periigisis is ton Ponton*, Athènes, 352 p.  
TANIMANIDIS, P., 1978, *Panagia Soumela, panellinio proskinima kai iero symvolo 1951-1977*, Thessalonique, 189 p.



## GRANDS MONASTERES GRECS DANS LE PONT



## MONASTERES GRECS PONTIQUES EN MACEDOINE

